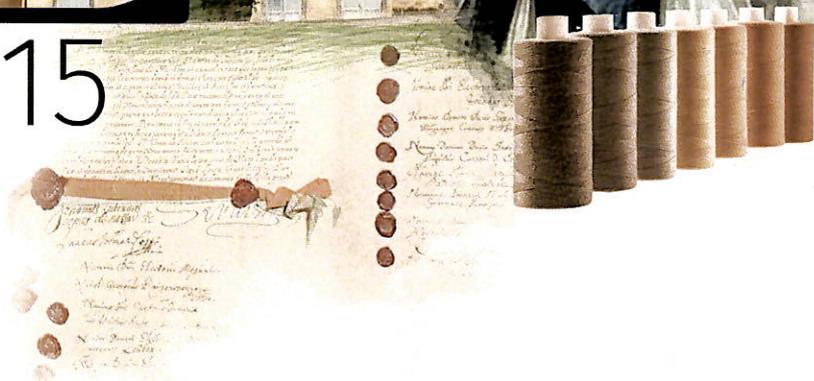




L

n° 115



Cette lettre est publiée avec le soutien de la communauté de communes Le Grésivaudan



Abel Servien, homme d'État

De Biviers 1593 à Meudon 1659

Augustin Jaquemont

Disparu depuis très longtemps de la mémoire collective des Français, Abel Servien est à n'en pas douter le plus grand méconnu de la première moitié du XVII^e siècle. En effet, hormis quelques rares initiés, qui connaissait encore récemment le rôle éminent joué par cet homme d'État tout au long d'une période décisive qui a permis à la France d'accéder — du moins pour un temps — au rang de première puissance européenne que lui disputaient les Habsbourg?

Cet article a pour objet de faire découvrir Abel Servien, lequel aurait dû trouver toute sa place au Panthéon des grands Hommes du XVII^e siècle français comme le relève très justement Hélène Duccini dans sa remarquable biographie publiée en 2012¹.

Les racines biviéroises d'Abel Servien

Abel Servien naît le 1^{er} novembre 1593 au château de Biviers, alors dénommé château Servien et propriété de sa famille depuis le début du XVI^e siècle. Cette ancienne maison forte — dont Richelieu et Mazarin franchirent le seuil — est située à quelque huit kilomètres de Grenoble, dans la magnifique vallée du Grésivaudan, face à la chaîne de Belledonne et au pied de l'impressionnante falaise du Saint-Eynard en limite du massif de la Chartreuse.

Le père d'Abel, Antoine Servien, s'était porté acquéreur de la seigneurie de Biviers en 1593 avant de la céder à son fils par voie testamentaire en 1621. De sorte qu'Abel Servien est resté presque tout au long de sa carrière « seigneur de Biviers » sans en exercer évidemment les prérogatives — et cela jusqu'en 1655, date à laquelle il céda *la terre et la seigneurie de Biviers* à Antoine de Reynold, alors capitaine aux Gardes suisses à la tête du Fort Barraux.

¹ Guerre et paix dans la France du Grand Siècle — Abel Servien : Diplomate et serviteur de l'État. Éditions Champ Vallon, collection Époques dirigée par Joël Cornette (2012).

On sait peu de choses sur l'enfance d'Abel Servien et son éducation, sinon qu'elle fut sûrement des plus soignées, comme il convient au descendant d'une famille parlementaire soucieuse de ne point déroger. À cette formation privilégiant les savoirs utiles s'est ajoutée la pratique des loisirs propres à son milieu qu'étaient l'équitation, l'escrime, etc., sans omettre le jeu de paume qui lui vaudra la perte de son œil droit (raison pour laquelle tous ses portraits le présentent de profil). Enfin son goût pour la musique ne manque pas de défrayer la chronique : Tallemant des Réaux ne rapporte-t-il pas en effet dans *ses Historiettes* souvent légères ou médisantes *qu'étant procureur général à Grenoble, il quittait tous ses procès pour écouter s'il y avait le moindre rebec dans la rue!*

Le procureur général du parlement de Grenoble (1616–1624)

C'est en août 1616 qu'Abel Servien entre dans la vie politique en qualité de procureur général du parlement de Grenoble, puis il est appelé l'année suivante à l'Assemblée des Notables convoquée à Rouen par le jeune Louis XIII qui vient de faire assassiner Concini, tout en rejetant la tutelle de sa mère (Marie de Médicis). Cette Assemblée réunit un aréopage réduit de personnalités représentatives des trois ordres, soit onze prélats, quinze gentilshommes et vingt-six *officiers des cours souveraines* de justice et finances dont Abel est le plus jeune.



▲ Gravure d'Abel Servien

Solidaire de ses pairs et faisant largement ses preuves devant le roi et son entourage, il s'y acquit tant d'estime que dans tous les intérêts de sa compagnie, il en fut la bouche par laquelle elle s'expliqua et persuada (Nicolas Chorier). Ses mérites reconnus en haut lieu lui valent, à l'issue de l'Assemblée (janvier 1618), le brevet de conseiller du roi en ses conseils d'état et privés. Il entre ainsi, dès l'âge de 24 ans, dans la mouvance des fidèles serviteurs du monarque avant d'être nommé en mars 1624 à la fonction très convoitée de maître des requêtes à l'Hôtel du roi.

Les années probatoires (1624–1629)

Abel Servien exerce ses fonctions de maître des requêtes à Hôtel du roi durant quatre ans, période qui coïncide avec le retour en grâce de Richelieu, lequel prend les rênes du pouvoir après une longue traversée du désert et cherche à s'entourer de collaborateurs compétents et dévoués. Abel Servien sera l'un d'eux et devient alors, comme on le disait à l'époque, une créature du cardinal qu'il va fidèlement servir pendant douze ans.

C'est en 1628 que Louis XIII le nomme intendant de justice et police en Guyenne, ancienne province du sud-ouest de la France. Cette promotion le détache définitivement du monde parlementaire dont il est issu, au point d'être à l'origine d'un conflit avec le parlement de Bordeaux. Cette affaire, qui fait grand bruit, est portée devant le conseil du roi, lequel arbitre en faveur de Servien, tout en brisant définitivement la résistance du parlement rebelle. Fort de l'expérience très variée acquise en Guyenne, il est alors appelé à se rendre en Italie à la demande de Richelieu. Il s'agit en effet du principal théâtre de l'action diplomatique et militaire du cardinal contre la Maison d'Autriche, représentée par les Habsbourg de Madrid et de Vienne.

Abel Servien en Italie (1629–1633)

Résolu à briser la redoutable coalition des Habsbourg d'Espagne et d'Autriche, Richelieu porte tous ses efforts sur le nord de l'Italie, lequel a déjà donné lieu à quelques affrontements en Valteline, principale voie de communication alpine permettant d'accéder aux terres d'Empire tout en contournant la France. La mort du duc de Mantoue en décembre 1627 apporte un nouveau sujet de discorde relatif à sa succession, qui doit normalement échoir à la branche française de la Maison de Gonzague.

On ne rentrera pas dans la relation détaillée de cet affrontement particulièrement complexe et qui a trouvé son terme dans la signature des deux traités de Cherasco, le premier en avril 1631 avec la Savoie et le second en juin de la même année avec le Saint Empire romain germanique. Mais on relèvera qu'il a donné à Servien l'occasion de témoigner de ses qualités de négociateur et, surtout, de faire la connaissance de Jules Mazarin, jeune médiateur pontifical avec lequel il nouera une amitié durable et qu'il introduira auprès de Richelieu.

Durant ces quatre années passées pour l'essentiel en Italie, Abel Servien occupera différentes fonctions (intendant de justice, police et finances de l'armée d'Italie, président de la justice souveraine de Pignerol, intendant de l'armée en Dauphiné) avant d'être nommé secrétaire d'État à la Guerre en décembre 1630. On relèvera incidemment qu'honoré de toutes parts, il est l'un des tout premiers membres de l'Académie française, créée par Richelieu en mars 1634, après avoir reçu de Louis XIII l'office de secrétaire du roi, maison et couronne de France en considération de ses services.

De la disgrâce à l'exil (1636–1643)

La tâche devient très difficile pour Abel Servien qui, dès son retour d'Italie, exerce pleinement ses fonctions de secrétaire d'État à la Guerre, au risque de s'attirer le très vif ressentiment de personnages aussi influents que Chavigny (secrétaire d'État aux Affaires étrangères), Bullion (surintendant des finances), ainsi que le père Joseph du Tremblay (la fameuse *Éminence grise*) qui va même jusqu'à le taxer d'incompétence et l'accuser de gaspillage.

Contraint de choisir entre Servien et Bullion, Richelieu finit par sacrifier non sans réticence le premier à l'avantage du second, lequel bénéficie des faveurs de Louis XIII. Il s'ensuivra sept années de disgrâce qu'Abel Servien passera en Anjou, parti la tête haute tout en obtenant la grâce d'un honorable *congé de Sa Majesté* et en étant dédommagé par de solides indemnités. Ce séjour contraint sera à tout le moins dépourvu des amertumes de l'exil, alors même qu'il y bénéficie d'emblée d'un préjugé favorable.

C'est ainsi qu'accueilli par tout le monde si l'on peut dire à bras ouverts, il ne manquera pas de faire le bonheur de maintes Angevines, car, nous dit Tallemant, *il y avait presse à qui aurait Servien pour galant*. Et d'ajouter finement (rappelons-nous qu'il est borgne) en laissant la parole à un poète de l'époque : *Ménage qui était alors à Angers disait à toutes ces femelles : Pourquoi vous tourmentez-vous tant ? Il vous voit toutes du même œil*.

En 1648, Abel Servien représente Louis XIV aux pourparlers de Münster.



Sans doute lassé d'alimenter ainsi la chronique galante, Abel Servien finira par se ranger en épousant en janvier 1641 Augustine Le Roux, fille de Louis, seigneur de La Roche des Aubiers, d'une famille de très vieille noblesse. Le mariage d'Abel lui apportera, outre une bonne assise territoriale dans la vallée de la Loire, le titre de comte de La Roche des Aubiers dont il ne manquera pas de se prévaloir à Münster (voir plus loin). Il ronge néanmoins son frein dans l'espoir d'un hypothétique retour aux affaires et l'occasion lui en sera bientôt donnée par les disparitions de Richelieu (fin 1642), puis Louis XIII (mai 1643). Elles s'accompagnent en effet de l'arrivée au pouvoir de son très bon ami Mazarin que la nouvelle régente, Anne d'Autriche, choisit aussitôt pour Premier ministre.

La guerre de Trente Ans et les traités de Westphalie (24 octobre 1648)

Il n'y a évidemment pas lieu de relater dans ce présent article le déroulement en plusieurs actes de ce terrible conflit religieux et politique, lequel ravage principalement l'Allemagne et a pour causes essentielles l'antagonisme des protestants et des catholiques ainsi que les inquiétudes suscitées par les ambitions des Habsbourg. On précisera brièvement qu'après avoir soutenu secrètement leurs adversaires, Richelieu intervient directement dans ce conflit en s'alliant à la Suède, aux Provinces-Unies et aux protestants allemands, *la Déclaration du Roi sur l'ouverture de la guerre contre le Roi d'Espagne* étant signée par Louis XIII et Abel Servien le 6 juin 1635, c'est-à-dire peu de temps avant la disgrâce temporaire de ce dernier.

Ode à la gloire d'un grand homme

Le grand, l'illustre Abel,
cet esprit sans pareil
Plus clair, plus pénétrant
que les traits du soleil,
Ce ministre puissant
dont le vaste domaine
Occupe tous ces bords de Sarthe
et de Maine,
Qui du prince aujourd'hui
dispense le trésor
Nous promet en ces lieux
les jours d'un siècle d'or.
D'Abel, cent nations célèbrent
la prudence
Il lit dans l'avenir par son expérience
Son adresse admirable
et ses discours vainqueurs
Charment tous les esprits et gagnent
tous les cœurs.

Christine. *Églogue du poète Gilles Ménage, 1654*

On avait déjà parlé de paix du vivant de Richelieu et, dès l'année suivant la victoire de Rocroi en 1643, des négociations commencent à Münster en Westphalie. C'est évidemment Mazarin qui aurait été choisi par le cardinal, mais après la mort de ce dernier, ce sont finalement Abel Servien et le comte d'Avaux qui sont retenus pour diriger la délégation française.

Le congrès de Münster est solennellement inauguré le 10 avril 1644 et sera marqué d'emblée et pour longtemps par la fameuse querelle entre d'Avaux et Servien, laquelle traduit l'existence de deux visions antagonistes de l'équilibre européen. En effet, le premier ne cessera de se poser en défenseur ardent et convaincu des intérêts de l'Église, alors que de son côté le second, formé à la rude école de Richelieu, se fera constamment l'interprète sourcilieux d'une politique réaliste qui vise à l'abaissement de la Maison d'Autriche par le moyen d'alliances protestantes que d'aucuns jugent contre nature.

Bénéficiant de l'entière confiance de Mazarin et nommé ministre d'État en avril 1648, c'est finalement Servien qui l'emportera et sera le seul signataire pour la France le 24 octobre 1648 des deux traités

de Westphalie, l'un entériné par les catholiques à Münster et l'autre par les protestants à Osnabrück. Ces traités, qui constatent l'échec des Habsbourg dans leur tentative d'unifier l'Allemagne sous leur tutelle, marquent la fin des guerres de religions entre catholiques et protestants et la naissance en Europe de ce que l'on appellera plus tard l'ordre westphalien dont on ferait bien de s'inspirer actuellement en divers lieux.

La Fronde (été 1648 – début 1653)

À partir de l'été 1648, la France connaît *une suite insensée de désordres, de folies, de trahisons et de tueries qu'on appelle Fronde* (P. Goubert) et que l'on peut diviser en trois périodes successives, à savoir la Fronde parlementaire, la Fronde des princes et la Fronde condéenne. Retenu quelques mois à Münster dans l'attente de la ratification des traités de Westphalie, Abel Servien rejoint la Cour, repliée à Saint-Germain, au lendemain de la paix de Rueil (mars 1649), qui est un premier accord fragile entre le parlement de Paris et le pouvoir royal. Jusqu'en février 1653, le ministre d'État n'aura alors cessé de lutter au service d'une cause longtemps désespérée, mais qui finira par l'emporter.

Durant les longues absences de la Cour, Abel Servien représente, avec son neveu Hugues de Lionne et son rival Michel Le Tellier (père de Louvois), le pouvoir royal à Paris, à l'exception d'une brève période (juillet 1651 – janvier 1652) où les trois « sous-ministres » (dont il est le *primus inter pares*) devront, sous la pression conjuguée des Frondeurs, reprendre le chemin de l'exil. Après avoir reçu beaucoup de témoignages d'affection de la reine et sa promesse secrète de ne pas pourvoir à sa charge, Abel Servien regagne l'Anjou, d'où il poursuivra, par fidèles interposés, sa lutte opiniâtre contre les factieux de quelque bord qu'ils soient. Dès le retour en janvier 1652 à Paris de Mazarin, il sera enfin autorisé à revenir à la Cour et chaleureusement accueilli par Anne d'Autriche et son Premier ministre. Ceux-ci auront pris la juste mesure des qualités du vieux serviteur de l'État qu'est devenu Abel Servien, lequel aura été le principal artisan de la restauration du pouvoir royal.

La surintendance des finances (1653 – 1659)

La mort subite de La Vieuville en janvier 1653 laisse vacante la charge de surintendant des finances qui est l'une des plus convoitées du royaume. Cette fonction, prestigieuse et lucrative, suscite de nombreuses can-

didatures, dont celle de Le Tellier, Fouquet et Servien. Le verdict de Mazarin tombe le 8 février 1653 et son choix se porte simultanément et contre toute attente sur Servien et Fouquet. Fort de son ancienneté et de la grande confiance de Mazarin, Abel Servien prend, du moins au début, le pas sur le jeune Fouquet. Mais face à la situation financière catastrophique résultant de la Fronde et à laquelle rien ne l'a préparé, il se résout à l'amputation progressive de ses attributions spécifiquement financières, tout en restant le conseiller de Mazarin pour la diplomatie.

Une sorte de ministère étroit est alors constitué par Mazarin, auquel seuls participent à son côté Servien et le chancelier Séguier qui, en l'absence du Premier ministre, assurent ensemble ses fonctions par intérim, qu'il s'agisse de la politique intérieure ou extérieure du royaume. Enfin et à partir de 1655, Abel Servien consacrera l'essentiel de ses ressources, sinon de ses préoccupations, à la quête des signes extérieurs de prestige, lesquels devront témoigner de son extraordinaire ascension et de son souci d'installer sa lignée au plus haut degré de la hiérarchie sociale.

La quête du prestige

Abel Servien acquiert en 1654 le château de Meudon (qui n'existe plus), ancienne propriété des Guise, alors ravagée par la soldatesque condéenne. Après une importante restauration, il fait construire la Grande Orangerie, ainsi qu'une immense terrasse qui domine encore de nos jours la ville de Meudon. Avec ce château qui fait de lui l'égal des plus grands, Abel Servien affirme son prestige et sa puissance. Par ailleurs et pour marquer son attachement à l'Anjou, Abel Servien fait construire au sanctuaire marial des Ardilliers à Saumur la chapelle Servien ainsi qu'une vaste ro-



▲ Reims, le 8 juin 1654, lendemain du sacre de Louis XIV. Abel Servien, chevalier de l'ordre, est à droite du Roi.

tonde qui sera surmontée d'une coupole aux dimensions presque aussi imposantes que celles du dôme des Invalides. Ce sera le lieu de sépulture de son épouse, puis le sien.

On ne manquera pas d'évoquer également le mariage de sa fille Marie-Antoinette qui épouse Maximilien Pierre François de Béthune le 1^{er} octobre 1658, petit-fils du chancelier Séguier et, surtout, arrière-petit-fils du grand Sully, de sorte qu'il recevra au décès de son père le titre de duc de Sully et acquerra la dignité de pair de France. La promesse est richement pourvue d'une dot de 600 000 livres et son contrat de mariage est signé par Louis XIV, Anne d'Autriche, Gaston d'Orléans, le duc d'Anjou, la Grande Mademoiselle et Mazarin. Célébré dans la chapelle du château de Meudon, ce mariage est suivi d'une fête splendide qui réunit tout ce beau monde et donne l'occasion à *Monseigneur de Servien qui, sans mentir, est magnifique de faire voir son rare entregent* (La Muse historique). Le 17 février 1659 — soit quelque neuf mois avant la signature de la paix des Pyrénées qui met un terme à près d'un quart de siècle de guerre entre la France et l'Espagne — Abel Servien meurt, atteint de la maladie de la pierre, dans son cher Meudon qu'il n'aura cessé d'embellir jusqu'à son dernier souffle.

Pourquoi un oublié aussi injustifié ?

Hélène Duccini relève les trois causes suivantes dans la biographie d'Abel Servien mentionnée au début du présent article et dont on ne peut que recommander la lecture. C'est d'abord — et avant tout — le fait que la branche des Servien issue d'Abel et portant son nom n'a pas eu de suite, d'où l'absence de la création d'un réseau ressemblant à celui des Colbert, des Loménie de Brienne ou des Le Tellier-Louvois. C'est ensuite parce que — depuis la destruction du magnifique château de Meudon — il n'existe plus de lieu de mémoire à la mesure de l'importance d'Abel Servien et auquel pourrait être associé son souvenir, à la différence du château de Vaux-le-Vicomte qui est toujours là pour témoigner de la place tenue par Nicolas Fouquet. C'est enfin en raison du fait que ce grand homme d'État n'a jamais occupé le devant de la scène — son ami Mazarin ayant éclipsé ses plus proches collaborateurs — tout en décédant deux ans avant l'arrestation de Fouquet dont le procès inique a contribué, comme on le sait, à perpétuer la mémoire. ◆

Sources :
www.chateauservien.fr

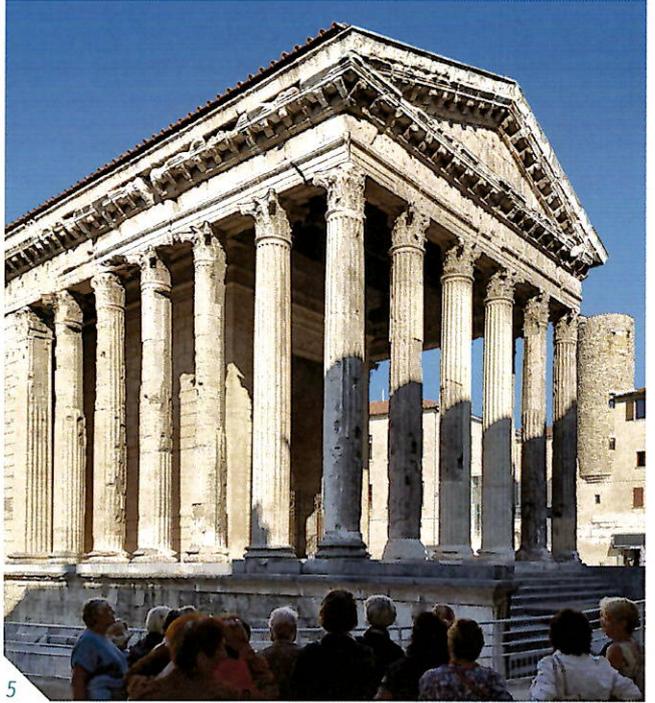


1

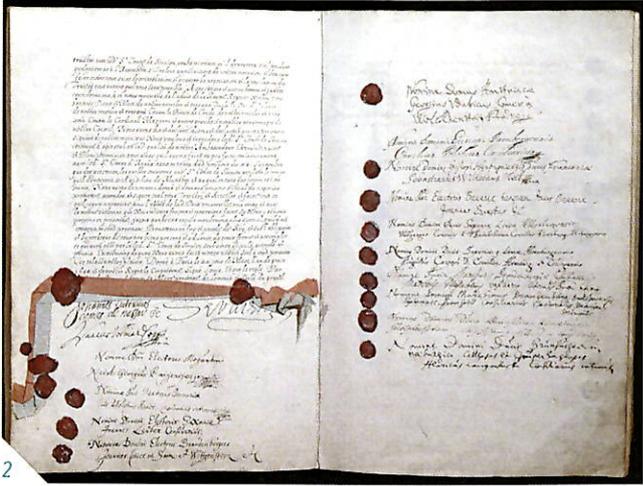
©Fabrizio Vignone



4



5



2



3